

— L'avant-dernière nuit, également, M. Joseph Marin, marchand de chiffons, demeurant, 81, rue Marcadet, passant à l'angle de la rue Eugène Sue, lorsqu'un individu lui tira à bout portant une balle de revolver.

Le malheureux a été blessé à la mâchoire. Le coupable, que le marchand de chiffons a déclaré ne pas connaître, a pris la fuite.

— Hier, dans l'après-midi, sur la réquisition de M. Paul Lioridan, directeur du *National*, les gendarmes du Bois de Boulogne ont arrêté trois individus qui, dissimulés derrière des buissons, jetaient, à l'aide de lance-pierres, des chevrotines sur les bicyclistes et les cavaliers qui passaient devant eux.

#### VOL DE 78,000 FRANCS

Au mois d'avril dernier, un vol de 78,000 francs était commis à Lyon, au préjudice du Crédit lyonnais.

On ne tardait pas à découvrir que le voleur principal était un sieur Marchand, ayant habité à Sainte-Foy-lès-Lyon.

Marchand avait pris, moyennant cinquante francs, un certificat de dépôt au Crédit lyonnais, et il s'était fait rembourser soixante-dix mille francs, grâce à la complicité de deux employés du Crédit lyonnais, les nommés Eugène Velard et Edouard Reverchon, qui avaient majoré son crédit.

Velard et Reverchon, dont l'aîné est âgé de vingt-trois ans, ont été arrêtés, hier, par la Sûreté, à Paris, non loin de la gare Saint-Lazare. Ils ignorent où est Marchand, qui disent-ils, les a lésés.

— Léon Brésil

#### UNE

### GRANDE FÊTE DE L'INDUSTRIE

C'est entendu. L'Exposition des Automobiles qui, demain, ouvrira ses portes, aux Tuileries, en présence du ministre du commerce, aura ce qu'on appelle vulgairement « un succès fou ». Il suffit de savoir à quel point la voiture mécanique intéresse toutes les classes de notre société pour être persuadé que, lorsque M. Félix Faure, qui a promis sa visite, fera le tour des stands, les guichets seront pris d'assaut.

Ce qu'on verra là, c'est évidemment une immense industrie à son enfance encore, enfance combien belle déjà ! C'est du vingtième siècle avant l'heure, ce sont des prémices de l'Exposition de 1900.

Mais ce qu'il faut y bien voir, avant que les portes ne soient ouvertes, c'est — véritablement le mot ne semble pas excessif — la foi qui a mis sur pied cette exposition. Il y a là un fait trop à l'honneur de notre grande société d'encouragement (et de désintéressement) qui s'appelle l'Automobile-Club de France, pour que ce ne soit pas d'un salutaire exemple que le dé cifer.

Mettre sur pied une pareille exposition nécessite en même temps et beaucoup de dévouement et beaucoup d'argent.

Du dévouement, on en trouve toujours en France. Mais du dévouement aussi tenace que celui de M. G. Rives, architecte, le très distingué directeur de l'Exposition, et surtout accompagné d'un goût aussi sûr et d'une aussi grandiose conception de ce qu'il fallait faire, reconnaissons vite que la graine en est rare !

De l'argent, on en trouve aussi en France, pays de toutes les générosités. Mais de l'argent pour la simple démonstration d'une idée, de l'argent pour faire passer sa conviction dans la cervelle d'autrui, de l'argent anonyme qui ne vous rapporte même pas une petite gloire de citation, oisons le franchement, c'est un tour de force que de l'obtenir.

Et la façon d'obtenir ne vaut-elle pas mieux que ce qu'on obtient ? On bavardait un jour au cercle des progrès constants de haut d'une merveilleuse industrie. Quelqu'un releva tout haut d'une exposition... Une exposition ? Parfait. Mais qui en garantirait l'alea ? — Qui ? Une liste parli d'un bout de la table, chemina de membre en membre. Quand elle revint à son départ, dix minutes plus tard, elle portait le chiffre de 70,000 francs !

Les souscripteurs à ce fonds de garantie courent deux chances, dont la première, soit dit sans offenser personne, est infiniment moins probable que la deuxième.

La première est que l'Exposition, qui a entrepris de vraies merveilles — soulignons le mot — couvre ses frais. En ce cas, le fonds de garantie est restitué, sans le moindre intérêt, bien entendu. Les souscripteurs ont comme bénéfice la satisfaction d'avoir facilité de fort belles fêtes pour leur sport.

La deuxième est que l'Exposition paie cher ses merveilles. Prenons un simple chiffre des dépenses déjà faites :

« Location (lisons bien la ca-tion) des tentes qui couvrent les 5,000 mètres carrés de superficie qu'occupe l'Exposition, 65,000 fr.

Etc. Etc. On voit que l'Automobile Club de France s'entend aux dépenses royales ! Quand les visiteurs apercevront le gigantesque escalier double — à la Chambord, s. v. p. — qui descend du Jeu de Paume à l'ex-grand tente de l'Horticulture, il ne pourra que plaindre et admirer les souscripteurs du fonds de garantie !

Mais, en somme, n'est-ce pas un bon calcul que la générosité ? Qui fait mieux la force d'une industrie ou d'un peuple que la conviction ?

On s'en apercevra bien d'ailleurs à cette exposition d'automobiles que, du 15 juin au 3 juillet, tout homme intelligent se doit à soi-même de visiter et de comprendre. On sentira, au milieu de ces machines-outils qui façonneront les pièces d'une voiture sous les yeux mêmes du public, au milieu des voitures terminées, essayées, de fonctionnement garanti, on sentira l'enthousiasme sincère qui anime ces croyants de l'automobile, tous ces ouvriers de la première heure d'une révolution pacifique qui, dans vingt-cinq ans, sera maîtresse du monde entier.

— Saint-Réal

### MUSIQUE

OPÉRA-COMIQUE. — La *Vie de Bohème*, quatre actes de MM. G. Giacosa et L. Illica (d'après Murger) version française de M. Paul Ferrier, musique de Giacomo Puccini.

Je ne sais trop pourquoi les Italiens, dont la tournure d'esprit est si particulière, demandent constamment des données lyriques aux littératures étrangères et, principalement, à la nôtre. Ils font tort à leur originalité en la détournant de ses éléments et de ses cadres naturels. Les illustres exemples de sujets empruntés de nation à nation ne prévaudront point contre ce fait : durant les époques de crise, ou s'accomplissent des évolutions esthétiques, ou s'est plus favorable au développement du génie de chaque peuple que de travailler en tous points sur son propre fonds.

Les fictions venues d'ailleurs perdent leur physionomie primitive et, rarement, en trouvent une qui la vaille. Au surplus, il n'est pas, en art, une plus féconde doctrine que le nationalisme, sauvegarde unique des particularités des races et de l'héritage du passé et gage des libertés de l'avenir. Le grand secret du progrès consiste, à mon sens, à s'assimiler les principes logiques définis n'importe où, mais à les utiliser au bénéfice des conceptions qui nous appartiennent et sans violenter sa nature en aucun cas. Il s'agit de se montrer très purement soi-même en épurant ses procédés, en agrandissant ses visées, conformément aux conquêtes récentes.

Au nombre des emprunts de thèmes dramatiques que l'Italie eût bien fait de s'épargner, je compte hardiment celui de la *Vie de Bohème*. Soit dans le roman de Murger, soit dans la comédie de Barrière, il est difficile de voir autre chose que des motifs faussés, des types conventionnels et des idées basses. Avec la meilleure volonté du monde, on n'y peut rien reconnaître de vraiment lyrique et même de sain. Comment des musiciens ont-ils été amenés à s'éprendre de telles aventures ? Il n'est pas en moi de l'expliquer, en me plaçant à quelque hauteur. Pour m'en tenir à l'ouvrage représenté, hier soir, à l'Opéra-Comique, je constaterai seulement que les auteurs n'ont eu en vue que d'encadrer un minimum d'action en des milieux artificiels, mouvementés et agités autant que possible.

Les caractères n'existent pas ; par conséquent, il n'y a point de comédie lyrique au sens élevé du mot. L'unique intérêt git en la succession de tableaux bigarrés, tumultueux, pseudo-véridiques et où la musique s'introduit comme elle peut. Ces tendances sont d'un ordre manifestement inférior. Si les Italiens se complaisent à traiter ainsi nos affabulations, bonnes ou mauvaises, je le regrette pour eux. Si nous arrivions, par réaction contre des excès d'un autre genre, à nous rattacher à de pareils programmes, je le regretterais bien davantage pour nous.

S'ensuit-il que je fasse un crime à la direction de l'Opéra-Comique de nous faire connaître quelques-unes des pièces à succès du nouveau répertoire transalpin ? — Oh ! certes non. Nous sentons, au contraire, l'utilité de prendre connaissance et conscience de ce qui se tente de l'autre côté des Alpes non moins que de ce qui s'essaie de l'autre côté du Rhin. C'est à nous de juger de la valeur des concepts et de la qualité des réalisations. Point de production d'art où ne s'accusent des qualités et des défauts et d'où ne sortent, directement ou indirectement, des leçons d'un certain prix. Aux œuvres d'Italie, nous voyons s'affirmer une recherche de vie tout extérieure, un peu grossière, très turbulente.

En la ramenant à sa juste mesure, en la subordonnant à l'action intime et à l'étude caractéristique des personnages, nous pouvons, à coup sûr, tirer de ces représentations des stimulants. Il

importe qu'on se mette en l'esprit qu'un théâtre musical languissant et même n'est pas un théâtre grand. Tout est dans l'intelligence, l'ordonnance et le rendu des choses, sous l'expresse réserve que la révélation des mobiles internes, la peinture essentielle des cœurs et des âmes prédominera toujours.

Une courte analyse du poème montrera que les auteurs ultramontains de la *Vie de Bohème* ne se piquent ni de psychologie, ni de vraisemblance. Ils s'établissent dans la plus désordonnée convention et ils poussent devant eux au hasard, sans souci de vérité, sauf aux menus détails, avec un goût marqué pour l'outrance des gesticulations roussées, parfois, à la pasquinade. Au lever du rideau, la scène est dans une mansarde du quartier latin. Marcel peint son tableau du *Passage de la mer Rouge* ; Rodolphe pense aux vers qu'il écrira et tous deux greloient de façon cruelle. Survient Schaunard et Colline apportant des provisions, ramassées on ne sait où.

Le propriétaire de l'immeuble, le vénérable M. Benoît, paraît, à son tour, réclamant son terme. Ils commencent par le griser ; ils finissent par le jeter dehors. Aussitôt la bande se disperse pour courir au café Momus, car c'est le soir de Noël et l'on se fait fort de réveillonner. Rodolphe, resté seul au logis pour achever un article de journal, voit venir à lui une grisette, installée depuis peu dans une chambrette voisine. Le vent a soufflé la chandelle de Mlle Mimi ; Mlle Mimi a laissé tomber sa clé dans l'ombre. Le reste se devine. Après avoir dûment roucoulé, nos deux tourtereaux s'en vont au café Momus, rejoindre les bohèmes en goguette.

Ici, changement soudain. On gelait tout à l'heure et, maintenant, tout le monde soupe en plein air. Les tables des restaurants débordent les trottoirs, comme au mois de juillet. Colline, Schaunard et Marcel acclament Rodolphe et Mimi. A la table prochaine, la dédurée Musette querelle son respectable protecteur. Pour congédier celui-ci et s'associer aux gaietés bohémiques, l'aimable enfant s'avise d'un stratagème. Ses chaussures lui font mal, que son adorateur aille tout de suite, où il pourra, lui en acheter une autre paire.

Cela n'est pas très fin, mais il faut s'en contenter. Le ci-devant jeune homme reviendra juste à temps pour régler les notes en souffrance. Musette ne l'aura pas attendu. Ces épisodes, de grande importance comme on voit, se déroulent au milieu des allées et venues de la foule, des boniments des marchands forains et des bateleurs, des vacarmes des cors de chasse et du passage de la retraite. J'ignore si telles sont les nuits de Noël à Bergame. A Paris, elles ressemblent moins à des soirées de mardi gras.

Nous retrouvons Mimi, au troisième acte, à la barrière d'Enfer. Rodolphe l'a mise à la porte dans un accès de jalousie et la pauvre fille, sans que nous nous en doutions, était poitrinaire. L'acte commence par un long tableau du réveil de Paris. Les marchands présentent leurs marchandises à l'octroi ; il passe des charrettes et des carrioles. Un coup de cloche retentit et des enfants, conduits par un prêtre, se rendent à l'école, laquelle est hors barrière. Un peu plus tard, nous apercevons le facteur, distribuant les lettres de porte en porte.

Tous ces détails, accumulés à plaisir, demeurent, bien entendu, parfaitement étrangers au drame. On aime, outre ments, ces tableaux qui touchent à la pantomime de fort près. Comme scènes expressives, nous avons une explication entre Marcel et Rodolphe, à propos de Mimi, et la réconciliation de la grisette et de son ami. La première de ces scènes est, peut-être, la meilleure de l'ouvrage.

Au dénouement, c'est la mansarde du début, où il fait plus froid que jamais. Nos bohèmes dansent pour se donner du cœur. Mimi, tout d'un coup, rentre si malade qu'on est désespéré de la sauver. Pour la soigner, Musette est là, comme on suppose. Schaunard va vendre son pardessus afin de lui acheter un manchon, que réclame sa fantaisie de mourante. Rodolphe lui parle d'amour. Et, brusquement, elle meurt. La farce, de la sorte, s'achève en mélodrame sentimental. Nous aurons connu, en superficie, au cours de cette soirée, les extrémités de la vie humaine...

Ces situations et ces ensembles pittoresques, que je n'ai garde d'apprécier autrement, s'accompagnent d'une musique faite, comme le scénario lui-même, d'une quantité de petits fragments juxtaposés, reliés par de très légers rappels thématiques. Le musicien a l'évident désir d'une déclamation vraie et d'une coupe assez libre des morceaux. Sa mélodie est faite de formules italiennes et de formules françaises.

Tenons-lui compte de ses intentions ; ne le chicanons pas sur la pauvreté du style, sur les monotones harmoniques, la médiocrité des sonorités à effet comique et le peu de corps d'une instrumentation où abondent les dessins de surface, les faciles rehauts de harpe et les unissons des cordes. Mon voisin de fauteuil, qui ne m'a pas laissé ignorer son origine génoise, n'hésitait pas à comparer la nuit de Noël du second acte, au carnaval romain du *Benvenuto Cellini* de Berlioz et la retraite aux flambeaux à la retraite espagnole de *Carmen* — deux pages auxquelles M. Puccini semble, du reste, avoir pensé. Mais il est dangereux d'user de ces rapprochements.

Au résumé, en dépit de tous les défauts, je conviendrais que cette *Vie de Bohème* ne manque pas, au théâtre, d'un grouillement de pantomime. La musique y joue son rôle d'enluminaire aux tons souvent criards. Ça et là, des échappées plus heureuses ou plus émues. Somme toute, rien ne s'attarde. La soirée s'écoule sans grande joie, mais sans ennui. Le don de mouvement de M. Puccini n'est pas contestable.

La pièce, à l'Opéra-Comique, est très bien montée, à tous égards. Le ténor Marechal possède une charmante voix dont il sait se servir. MM. Lucien Fugère, Max Bouvet et Isnardon incarnent avec beaucoup de verve le trio de Schaunard, de Marcel et de Colline. On a fait fête à Mlle Julia Guiraudon, qui rend délicieusement le type de la grisette Mimi.

Mlle Tiphaine met du caprice au service du personnage de Musette. La mise en scène a tout le caractère qu'il faut. J'en ai rarement vu d'aussi bonnes chez nous, pour l'entrain et le picaresque. Le théâtre s'est mis en frais de décors très intéressants. Je ne dois pas oublier de mentionner que M. Luigini conduisait l'orchestre.

— Fourcaud

### EN PROVINCE

MISE EN LIBERTÉ DE M. MAX RÉGIS

ALGER. — Sur l'ordre du ministre de l'intérieur, MM. Max Régis, Philippi et les autres condamnés ont été remis en liberté.

Aux abords de la prison civile stationnait une foule nombreuse, maintenue difficilement par des détachements de zouaves, de gendarmes et de chasseurs ; la foule a escorté la voiture où avait pris place, en sortant de prison, le directeur de l'Antijuis.

A midi, M. Max Régis est sorti, entouré de ses deux frères, de journalistes et d'amis personnels. Sur le seuil de la prison, il a crié : « A bas les juifs ! »

Des bouquets, des couronnes, des palmes lui ont été offertes, parmi lesquels une grande couronne de fleurs naturelles au nom des députés antijuifs de l'Algérie.

La voiture a été dételée et trainée par les manifestants. Elle s'est mise en marche précédée d'une nouba indigène, entourée d'étendards, et jouant la *Marseillaise* antijuive reprise en chœur par les manifestants. Une longue théorie de voitures la suivait.

Le cortège a parcouru les principales rues d'Alger dont de nombreuses maisons étaient pavoisées, au milieu d'un enthousiasme indescriptible. Des fleurs étaient la nées des fenêtres.

Dès le matin tous les négociants israélites avaient fermé leurs magasins. Les quartiers habités par les juifs étaient gardés militairement.

Le soir, grand meeting sous la présidence de M. Max Régis. Les troupes continuent à être consignées.

VILLES D'EAUX

LUCHON. — Luchon, en sa qualité de « Reine des Pyrénées », ne pouvait faire l'ouverture de sa saison estivale sans en avoir fini avec les vilains jours ; aussi c'est avec un beau soleil, bien brillant, pas trop chaud, enfin un soleil de Gascogne, qu'arrivent les nombreux touristes et baigneurs dans la jolie cité qui s'est mise en frais pour recevoir ses hôtes habituels.

Son établissement thermal renferme tout le confort désirable, et les derniers aménagements qui y ont été apportés répondent à toutes les exigences de la science médicale.

Un Casino dont l'administrateur délégué est un Luchonnais doublé d'un Parisien — n'en disons pas davantage — offre à ses visiteurs des distractions nombreuses et variées, un excellent orchestre qui se fait entendre deux fois par jour dans un superbe parc, des salons de lecture, de conversations, des petits jeux puppazis, etc. ; en tout un établissement où l'on n'a pu être domicile.

— Paul Bartol